Cours 5 : La société et la complaisance dans l'extraordinaire.

« *Notre société se plaît dans la production de l'événement, en fait même une pratique si courante qu'elle frise la banalité. La recherche permanente de l'inédit, de la sensation, la surenchère organisée dans l'extraordinaire ne nous assujettissent-elles pas à une autre forme de monotonie ?* »

Document n°1 : Steven Spielberg, *Les aventuriers de l'Arche perdue*, 1981.

Document n°2 : Cicéron, *De la divination*, I, 97-98, trad. G. Freyburger et J. Scheid, Paris, Belles Lettres, 1992.

En citoyen philosophe, Cicéron démonte ici, avec une logique implacable, les mécanismes de la crédulité et de la superstition. Conformément aux idéaux de la cité antique, il défend la liberté de pensée face aux dieux et à l'angoisse qui paralyse. Cet ouvrage vif et ironique, qu'on lit d'une traite, est éminemment actuel en notre temps où se multiplient les intégristes et sectaires de tout bord. Il passionnera aussi par ses descriptions captivantes sur la voyance, l'astrologie, l'interprétation des rêves ou les oracles grecs et romains. Pour la plupart de ces techniques divinatoires antiques, cet ouvrage constitue, dans un style vivant et avec un humour féroce, le seul témoignage qui soit parvenu au monde moderne.[1]

97. Mais je reviens aux affaires de chez nous. Combien de fois le sénat n'a-t-il pas demandé aux décemvirs de consulter les livres sibyllins ? Dans quelles importantes affaires et combien souvent n'a-t-il pas suivi les réponses des haruspices ? Ainsi, lorsqu'on vit deux soleils, trois lunes, des torches allumées, qu'on vit le soleil la nuit, qu'on entendit un grondement venant du ciel, qu'on crut voir le ciel se déchirer et qu'on y aperçut des boules de feu. On annonça même au sénat un affaissement du territoire de Priverne alors que la terre s'était abaissée à une profondeur insondable et que l'Apulie avait été secouée de très violents tremblements de terre. Ces prodiges annonçaient au peuple romain de grandes guerres et de pernicieuses séditions : dans tous ces cas, les réponses des haruspices concordaient avec les vers de la Sibylle. 98. Et quand la statue d'Apollon se couvrit de sueur à Cumes et celle de la Victoire à Capoue ? Et la naissance d'un androgyne, ne fut-elle pas un prodige funeste ? Et quand l'Atratus coula noir de sang ? Et quand il plut à bien des reprises des pierres, maintes fois du sang, parfois de la terre et un jour même du lait ? Et quand la foudre frappa sur le Capitole le centaure, sur l'Aventin des portes et des gens, à Tusculum le temple de Castor et Pollux et à Rome celui de la Piété ? Les haruspices n'ont-ils pas alors annoncé ce qui se produisit et n'a-t-on pas trouvé les mêmes prédictions dans les livres sibyllins ?

[1] https://www.lesbelleslettres.com/livre/432-de-la-divination

Document n°3 : Nicole Aubert, « L'urgence, symptôme de l'hypermodernité : de la quête de sens à la recherche de sensations »[2], *Communication et organisation*, 29 | 2006, 11-21.

La mutation du rapport au temps qui s'est produite depuis une quinzaine d'années constitue une des caractéristiques les plus marquantes du fonctionnement de la société contemporaine. Avec l'avènement de la dictature du « temps réel » qui régit l'économie, et celui des nouvelles technologies de la communication permettant l'émergence d'un espace-temps mondialisé, notre société est devenue une société du *présent immédiat* et trois nouvelles façons de vivre le temps sont apparues au premier plan : *l'urgence, l'instantanéité* et *l'immédiateté*. L'instantanéité technologique, jointe aux exigences d'une concurrence mondialisée, a entraîné le règne de l'immédiateté. Et l'exigence d'immédiateté contribue à produire l'urgence, même quand celle-ci n'est pas nécessaire. Impliquant l'idée d'une intervention immédiate pour éviter que se produise un scénario aux conséquences dramatiques (Jauréguiberry, 1998), l'urgence était autrefois réservée à des domaines bien circonscrits où l'irréversible était en jeu (urgence médicale, urgence juridique avec la procédure du référé). Elle s'est maintenant étendue au domaine économique et elle est devenue un mode de fonctionnement usuel dans les entreprises, comme si l'irréversibilité d'une possible mort économique de celles-ci était en jeu. Elle s'accompagne même d'une sorte de surenchère dans la demande : de la catégorie « urgent », qui correspondait il n'y a pas encore si longtemps à un mode de traitement des dossiers un peu exceptionnel, on est passé au « très urgent » pour à peu près tout et certaines entreprises ou administrations vivent maintenant sous le règne du *TTU* permanent, tout étant demandé en « *très très urgent* », comme si l'escalade dans la pression était susceptible d'apporter une réponse au caractère non extensible du temps.
C'est donc cette dernière catégorie, l'urgence, en tant qu'aboutissement ultime de cette mutation du rapport au temps, qui apparaît comme le symptôme le plus caractéristique de la société du présent immédiat que nous nommons « hypermoderne ». […]
Cependant ce concept de postmodernité, peu à peu délité, ne paraît plus à même de rendre compte des bouleversements les plus récents de la société contemporaine. La notion d'hypermodernité, mettant l'accent sur la radicalisation et l'exacerbation de la modernité, semble mieux adaptée pour le faire. *Hyper* est une notion qui désigne le trop, l'excès, l'au-delà d'une norme ou d'un cadre. Elle implique une connotation de dépassement constant, de maximum, de situation limite. L'accent est donc mis non pas sur la rupture avec les fondements de la modernité mais sur l'exacerbation et la radicalisation de la modernité. On retrouve une idée voisine chez Marc Augé (1992) lorsque, utilisant un concept voisin, la *surmodernité*, il insiste sur la notion d'excès, de « surabondance évènementielle » du monde contemporain, surabondance « qui encombre aussi bien le présent que le passé proche » et qui empêcherait de « penser le temps ». Il précise d'ailleurs lui-même que la surmodernité constitue « le côté face d'une pièce dont la post-modernité ne nous présenterait que le revers : le positif d'un négatif ». Cette notion d'excès, qu'il met en avant, est aussi soulignée par Georges Balandier (1994) qui met également l'accent sur le nouveau rapport au temps qui caractérise la surmodernité. La surmodernité, dit-il, « soumet à l'excès. Elle ne cesse de multiplier, de diversifier les formes de l'expérience humaine, de la lancer dans l'inédit en la contraignant à se l'approprier, sans répit. Elle la conduit sur des chemins brouillés où l'espace et le temps ne sont plus définis par des repères familiers, ils deviennent ensemble des générateurs de dépaysement ; le moment et son lieu, le *hic et nunc* entretiennent une sorte d'alliance dans la discontinuité au prix d'une fragmentation de la vie, d'une incertitude quant à la définition de soi ».
C'est bien cette notion d'excès, de « trop », de fragmentation, dans un contexte de temporalité de plus en plus courte, qui paraît caractéristique sinon de la société hypermoderne, au moins du comportement des individus qui la composent. Si l'on tente de décrire ce qui caractérise l'individu hypermoderne (Aubert, 2004), on peut le faire selon plusieurs axes : celui de son rapport au temps, d'abord, dans la mesure où nous sommes passés d'une période où nous nous coulions dans les

[2] https://communicationorganisation.revues.org/3365#citedby

rythmes du temps, nous nous insérions dans les contraintes du temps, à une période où nous tentons de dominer le temps, de posséder le temps, entre autres grâce à l'instantanéité et l'ubiquité permises par les nouvelles technologies de la communication. Celui de son rapport aux autres, ensuite, marqué par des relations flexibles et éphémères et une difficulté à éprouver de véritables sentiments. Celui de son rapport à soi, enfin, marqué par ce qu'on pourrait appeler « l'excès de soi ».

Document n°4 : Umberto Eco, *A reculons, comme une écrevisse*, 2006.

On a carnavalisé la politique, pour laquelle on emploie communément l'expression de politique-spectacle. Le Parlement étant de plus en plus dépourvu d'autorité, la politique se fait en vidéo, comme un jeu de gladiateurs, et, pour légitimer un président du Conseil, on lui fait rencontrer Miss Italie. Laquelle, d'ailleurs, n'apparaît pas vêtue comme la femme normale et plutôt intelligente qu'elle a semblé être à bien des personnes, mais en tenue de Miss Italie; un jour viendra où le président lui-même devra apparaître déguisé en président.

On a carnavalisé la religion. Autrefois, on souriait des cérémonies qu'on voyait dans les films, où des hommes de couleur vêtus de costumes bigarrés faisaient des claquettes en criant « *Oh yes, oh Jesus !* » (et les bonnes œuvres, les bonnes œuvres, nous demandions-nous, nous de formation catholique, où sont passées les bonnes œuvres dans ces carnavals protestants de la foi dansante?). Aujourd'hui, *absit injuria*, bien des manifestations jubilaires au son du rock nous ont rappelé la discothèque.

Certains gays ont cru trouver une compensation à leur marginalisation millénaire et douloureuse dans le Carnaval de la Gay Pride. A la fin, ils ont été acceptés, parce que, pour Carnaval, on accepte tout, même une chanteuse qui s'agite, le nombril dénudé, devant Jean-Paul II ; ne faites pas semblant de l'avoir oublié, cela a eu lieu, et peu nombreux sont ceux qui ont éprouvé de la pitié pour ce malheureux et noble vieillard.

Etant des créatures ludiques par définition et ayant perdu le sens de la mesure dans le jeu, nous sommes dans la carnavalisation totale. L'espèce a tant de ressources qu'elle est sans doute en train de se transformer et qu'elle saura accepter cette nouvelle condition en en tirant même des avantages spirituels. Il est peut-être juste que le travail ne soit plus une malédiction et qu'on ne doive pas passer son temps à s'exercer à la bonne mort, pour que, finalement, la classe ouvrière aille elle aussi au paradis en riant. Hourrah !

Ou bien ce sera l'Histoire qui s'en occupera : une belle guerre mondiale, avec ce qu'il faut d'uranium appauvri, un beau trou d'ozone plus grand qu'avant, et le Carnaval sera fini. Mais il faut réfléchir au fait que la carnavalisation totale n'est pas satisfaisante, qu'elle aiguise le désir; la preuve en est dans le syndrome de la discothèque : après tant de danse et tant de décibels, on veut encore, une fois les portes fermées, courir le gymkhana de la mort.

La carnavalisation totale risque de produire la situation admirablement décrite dans cette vieille histoire du type qui aborde une fille et lui demande d'une voix insinuante : « Mademoiselle, qu'est-ce que vous faites après l'orgie? »